

## Des mots, des concepts et des systèmes de pensée qui voyagent dans le temps

Si nous voulons communiquer, échanger, nous comprendre, le long du bout de chemin que nous proposons de parcourir ensemble, certes nous disposons du langage, mais celui-ci peut-il être compris comme un code, avec correspondance univoque entre le signe et un sens, y compris au-delà des simples mots ? L'ambiguïté des termes et leur modification progressive dans le temps, notre goût pour les métaphores porteuses de sens, mais décalé, en plus de nos parcours de vie singuliers, font qu'à tout moment nous rencontrons des évolutions sémantiques, renvoyant à de nouveaux imaginaires qui alimentent la doxa de chaque époque, de chaque lieu où les particularités ont permis le développement de diverses manières d'être en société<sup>1</sup>. Cette évolution des termes et leurs conséquences sur l'évolution des cultures et pratiques, se déploie au fur et à mesure que savoirs et technologies modifient nos relations, entre humains et avec le vivant, en général, ainsi qu'avec le substrat de la vie. Nous avons essayé de le comprendre au travers de l'évolution de ce qui fait santé, mais aussi de notre rapport au Monde.

Ce texte et ceux vers lesquels il renvoie (il faudrait également les lire avec attention) vous guideront au travers de différents sujets, dont l'intention est la clarification, la tentative d'appliquer de la rigueur et du sens partagé dans notre discours, véhicule de nos conceptions en matière de relations à notre milieu de vie, harmonieuses ou pas. Bien entendu, nous pourrions épingler ces propos qui posent tant de problèmes, en introduisant de la confusion permanente qu'il nous faudra décoder pour s'en écarter. Il y a compétition, jusque dans les manières de raconter le Monde, chaque vision essayant de s'imposer aux autres<sup>2</sup>. Ainsi, les théories économiques, fondées sur la rationalité égoïste des personnes, ne peuvent adresser la dimension éthique des humains<sup>3</sup>, qui les font poursuivre bien des finalités. N'oublions pas les difficultés introduites par l'individualisme méthodologique<sup>4</sup>. Accepté comme une lettre à la poste, celui-ci devrait être contesté, sur sa légitimité même, car il porte son attention aux individus, « naturellement » égoïstes et autonomes, les relations sociales étant réduites à celles basées sur un contrat. Comment alors faire société ? Bien sûr, il s'agit aussi d'examiner les conséquences de ces théories, que je qualifierais de bancales, en particulier quand elles sont reprises dans l'arène politique. Mais, je ne serai convaincant qu'en prenant des exemples et en insistant sur le fait que je ne porte pas mon attention sur les individus/personnes, sans me poser la question de comment nous devenons « quel qu'un »<sup>5</sup> et dans quels contextes sociohistoriques.

*Le choix des mots (détournés) :* Dans le discours politique récent, singulièrement en France, nous avons observé l'insistance concernant les énergies décarbonnées. Pourtant, la

---

<sup>1</sup> C'est le sens même de ce qu'est une culture, très éloignée de la grande Culture que les élites considèrent comme distinction.

<sup>2</sup> Ceci nous donne accès aux notions de pouvoir ou puissance qui, sur le plan relationnel, ont le sens de la capacité d'imposer quelque chose à d'autres, qu'ils n'auraient pas fait d'eux-mêmes.

<sup>3</sup> Les théories économiques sont elles-mêmes diverses et l'utilitarisme, p.ex., se voulait explicitement éthique, puisque le bien poursuivi devrait revenir au plus grand nombre.

<sup>4</sup> Selon cette approche et brièvement, tout phénomène collectif (social) reposerait sur (serait explicable par) les propriétés des individus, leurs motivations et actions, s'opposant ainsi à tout holisme, nécessitant de considérer l'ensemble dans lequel s'inscrit l'action sociale pour comprendre ses parties.

<sup>5</sup> La solitude tragique d'Homo economicus est une fabrication qui passe à côté du fait que nous ne devenons pas quelqu'un sans intervention d'un Autre.

terminologie officielle (y compris de l'UE) parle d'énergies renouvelables. Qu'est ce qui se cache derrière ce choix de terme, face aux débats du moment ? Bien évidemment l'obsession de vendre l'énergie nucléaire comme parfaitement vertueuse, mais est-ce défendable ?

*Des termes dont on modifie le sens à dessein* : Dans le discours politique contemporain, les accusations de faire de la « politique » ou de « l'idéologie » sont devenues courantes. Pour surprenante que puisse paraître l'accusation de faire de la politique (pour des politiques), il nous faut tenter d'en comprendre la justification. Chaque critique issue de l'opposition est assimilée au commentaire politique, ce qui soulève une interrogation : si les membres de l'opposition sont accusés de faire de la « politique » que fait la majorité ? Évidemment, il y a une raison, pas toujours avouée, qui tire ses racines aussi loin que le XVII<sup>ème</sup> siècle et le mauvais usage persistant de ce qui est rationnel et ce que l'on peut en attendre. Les gouvernements gèrent ou administrent avec « compétence », c-à-d rationnellement (implicitement quasi-scientifiquement) les affaires des pays..., un avantage par rapport aux « idéologues ». Est-ce crédible ou, dit autrement, peut-on croire un seul instant que toute considération sur ce qui est *Bien* ou *Juste*, puisse relever de la Science et même de la rationalité ? On y reviendra.

*Les valeurs auraient-elles disparu de nos radars ?* J'ai déjà évoqué cette difficulté qui justement a une histoire. Je ne fais ici qu'esquisser ce sujet qui nous préoccupera tout au long du programme. Je vous invite à réfléchir à l'origine de valeurs comme la liberté, la justice, l'autonomie, et la possibilité d'en parler scientifiquement, de manière neutre et « dépassionnée ». Les valeurs n'appartiennent-elles pas au registre de l'éthique ou de la morale (le *Bien*, le *Juste*), sur lequel la Science n'a aucune légitimité de s'exprimer, mais pourquoi ? Par ce que ces concepts (idéaux ou *idées a priori* comme disait Kant) ne peuvent être soumis à enquête empirique<sup>6</sup>, la

démonstration expérimentale étant devenu la spécificité de ce que nous appelons Science<sup>7</sup>. Nous aurons l'occasion, plus tard dans l'année, de constater la difficulté pour nous

*Or, le sens de l'injustice n'est pas seulement plus poignant, mais plus perspicace que le sens de la justice ; car la justice est le plus souvent ce qui manque et l'injustice ce qui règne (Paul Ricœur, Soi-même comme un autre)*

d'intervenir dans le champ des valeurs (où nous côtoyons le politique), que l'on ne peut aborder scientifiquement. Essayez de défendre une société plus juste et vous vous rendrez compte de la difficulté. Et d'abord, qu'est ce qui nous permet de reconnaître (objectivement ?) une société juste ? Écoutez aussi Paul Ricœur (cf. ci-contre), qui soulève le besoin de passer par l'injustice. Il y aurait donc des champs où la Science n'est pas légitime, et pas seulement Dieu ou l'âme.

*Description et explication* : Dans l'examen d'une séquence d'événements, nous pouvons décrire une suite temporelle où A précède B. Il est (trop) tentant d'en déduire que A serait la cause de B (nécessaire et suffisante bien sûr) ou que B est la conséquence de A. Et pourtant, comme j'ai dit à propos de l'épidémiologie, passer de la corrélation à la causalité n'est pas automatique. Comme l'expliquait Austin Bradford Hill, l'évocation d'une causalité en

<sup>6</sup> Nous pourrions argumenter que sur le plan logique, un idéal est un horizon pouvant nous orienter. Ce n'est pas une réalité dont nous pouvons faire l'expérience.

<sup>7</sup> Il ne faut pas confondre les démarches contrefactuelles que la science peut mettre en œuvre pour comparer des situations, dans l'intention de discuter ce qui est mieux, avec un discours scientifique qui adresserait positivement le *Bien*.

épidémiologie nécessite bien d'autres conditions, dont l'élucidation d'un mécanisme<sup>8</sup> (revoir avec attention la page du cours qui s'y réfère). Une des erreurs logiques courantes provient de cet oubli. N'est-il pas plus facile de rejeter une causalité que de l'affirmer ?

### l) Savoirs, opinions, croyances et idéologies

Les termes formant le titre, à première vue univoques et compris par tout un chacun, bénéficient, en réalité, de compréhensions un peu floues, introduisant des confusions. D'abord, la distinction tend à négliger le fait que la production de savoirs est coûteuse et que ceux-ci évoluent, se complexifient, ils ne font pas que s'accumuler ; certains sont dépréciés puis abandonnés, d'autres émergent comme des nouveautés et peuvent présenter des spécificités culturelles, ce que la Science, avec sa reconstruction du Monde de manière formelle cherche à surmonter (la prétendue neutralité et objectivité de la Science<sup>9</sup>). Dans notre société moderne, l'accès au statut de savoir (le savoir devient pouvoir) est devenu un enjeu crucial et fait l'objet de controverses. Il nous faut clarifier certaines notions et notamment ce qui distingue le savoir d'une opinion ou d'une information. Pour aller plus loin, je vous propose de consulter le bref texte qui figure dans les contenus des cours :

(<http://www.ssentis.uvsq.fr/spip.php?article2180>).

J'en profite ici pour tenter de saisir le concept d'idéologie, souvent malmené dans le langage courant, qui tend à lui donner un sens péjoratif (je tombe moi-même régulièrement dans le piège). Souvent reconnaissables par le suffixe *-isme*, les idéologies sont aujourd'hui objet de polémiques. Mais, que reproche-t-on au juste à tout logos sur des idées ? Les idéologies seraient un mal indiscutable et par rapport à quoi ? Parfois, se cache derrière la rhétorique sophistiquée, une confusion de registres, une erreur logique, qui invalide le raisonnement. Dans l'exemple ci-dessous, un mélange d'une hypothèse a priori et d'un résultat souhaitable, mais est-il confirmé empiriquement !

Essayons de prendre l'exemple de la suppression de l'impôt sur la fortune et l'instauration de la flat-tax pour le capital (un cadeau à ceux qui capitalisent en jouant à la Bourse). La justification (rationnelle) a été annoncée dans tous les médias, c'est la théorie du ruissellement<sup>10</sup>. Or, il est possible de remarquer que cette « théorie » n'a bénéficié d'aucune confirmation empirique, sans négliger son déficit éthique. Quatre ans après la suppression effective, France-stratégie, une instance rattachée à Matignon, vient de publier un rapport, selon lequel, malgré les recherches des influences sur différents indicateurs, les deux mesures précitées n'ont eu aucun des impacts positifs attendus sur l'économie. Nous avons ici une confrontation aux faits observés. Pourtant, les deux mesures sont toujours défendues : *il faut continuer de chercher et attendre plus longtemps*. Ceci relèverait de la délation, terme anglais

---

<sup>8</sup> Je pourrais prendre ici exemple de la méconnaissance de l'origine du terme mécanisme qui n'a rien avoir avec la machine comme mécanique ; simplement, pour les grecs anciens, qui ont inventé le mot, il avait le sens de détermination et non la connotation moderne, une fois que la Nature avait été assimilée à une mécanique (certes à l'origine une création divine). Les mécanistes étaient une appellation des atomistes, premiers philosophes matérialistes.

<sup>9</sup> Des conceptions qui ont aussi leur trajectoire historique.

<sup>10</sup> Exprimée en premier dans un texte plutôt satirique, en début du XVIIIème siècle par Bernard de Mandeville, puis reprise par Adam Smith dans la Richesse des Nations, elle propose que les riches devenant plus riches, ceci profite à tous, y compris aux plus pauvres...

qui signifie persister à croire en une illusion et j'ajouterais, basée sur une conviction/croyance. Est-ce légitime de parler de positions idéologiques ?

Cependant, ce n'est pas tout, car la communication gouvernementale annonçait aussi une augmentation du pouvoir d'achat des ménages, dont l'origine est explicitée dans le même rapport de France stratégie. « Les » ménages (tous ?) auraient généré des dizaines de milliards d'euros de profit pendant le déroulement de la pandémie, au travers, notamment, d'investissements boursiers. Or, le rapport indique que seuls 0,01% des ménages en ont bénéficié, creusant grandement les inégalités<sup>11</sup>, l'immense majorité des ménages n'ayant vu aucune amélioration de leur pouvoir d'achat, d'où un probable et profond sentiment d'injustice. Que vaut la justice sociale devant l'incontournable croissance ? Pourrions-nous parler, face à tout ce qui précède d'aveuglement idéologique ? Pourtant, les idées sont classiquement la source des valeurs d'un corps social (des idéaux), alors comment les idéologies sont devenues une insulte politique ou, peut-être même, insulte tout court ? Il y aurait un lien suggéré (et absurde) entre idéologie, par exemple défendre une société plus juste, et irrationalité !

## II) Des registres d'explications divers et étanches les uns aux autres

Pendant le cours du 14/10 je me suis référé aux problèmes consécutifs au dit Grand partage, entre Nature et Culture. Ceci correspond à la « sortie » des humains de la Nature, dont ils ne feraient plus partie, pour créer leur propre sphère, la Culture ou la Société<sup>12</sup>. Cette division, comme l'élaboration des disciplines scientifiques, aux frontières bien définies et ardemment défendues (la pureté disciplinaire), génère des registres d'explications qui ne communiquent pas entre eux. Des explications géographiques ou sociologiques peuvent-elles être combinées ? Le problème se pose dès que l'on veut étudier les relations entre vivants. Pour les rapports entre humains, nous avons la Sociologie et pour ceux des non-humains l'Écologie. En travaillant sur les milieux de vie, faut-il simplement avoir recours à une opération d'addition entre ces deux approches ? En reconnaissant les multiples relations qui se jouent en permanence, ne faut-il pas essayer de concevoir d'autres principes et concepts transversaux et unificateurs<sup>13</sup> ?

Nous retrouvons ici les apories léguées par les systèmes dualistes rigides (séparation absolue, du fait d'essences différentes), en l'occurrence, entre corps et âme<sup>14</sup>, intérieur (le corps) et extérieur (l'environnement), Nature et Culture étant celui qui nous préoccupe ici. En revenant à notre problématique précédente, nous voyons poindre l'intérêt de l'interdisciplinarité (nous essayons de la mettre en œuvre dans ce parcours) qui ne peut être réduite à la juxtaposition de discours disciplinaires ne se rejoignant pas ou difficilement.

Il nous faut creuser aussi plus loin. Posons donc que chaque registre d'explications, dispose de ses propres règles de démonstration et conduit à des « vérités » qui pourraient être diverses. En effet, il est simple de comprendre que la vérité théologique et la vérité juridique s'avèrent hétérogènes<sup>15</sup>. Que dire de la vérité politique par rapport à celle de la Science ? La vérité

---

<sup>11</sup> Et je ne parle pas des générations futures qui paieront la facture...

<sup>12</sup> Il est généralement admis, que même si le processus s'est déroulé sur des siècles, sa consommation serait intervenue au XVII<sup>ème</sup>.

<sup>13</sup> C'est l'enjeu même de l'interdisciplinarité.

<sup>14</sup> La séparation stricte entre santé physique et santé mentale est une survivance du dualisme cartésien !

<sup>15</sup> Et pourtant, une des spécificités de l'Islam est de les associer.

religieuse se trouve dans les textes sacrés<sup>16</sup>, la vérité politique s'exprime par des promesses, portées par un personnel dédié (elles ne sont pas toujours tenues et n'engagent que ceux qui y croient), alors que la Science (autre champ spécialisé) produirait des propositions incomplètes et provisoires, mais vérifiables, définissant une véracité (un mieux possible), d'autres savoirs venant la compléter ou s'y substituer dans le temps. Parallèlement, au fur et à mesure de la progression en connaissances, la complexité évolue, faisant apparaître de nouveaux champs de savoirs à conquérir. La Science se distingue de toute doxa, par ce caractère en perpétuel devenir (nous y reviendrons plus loin).

Si vous souhaitez prolonger la réflexion sur le Grand partage et ses conséquences, par exemple, sur la pratique de la santé publique, vous pourriez consulter un texte qui s'y réfère (<http://www.ssents.uvsq.fr/spip.php?article1997>)

### III) Science, politique et éthique

En me focalisant volontairement sur l'interface Science et Décision, je cherche à prolonger notre quête sur les conditions de possibilité de dialogue entre les registres scientifique et politique. Apparaît alors une sérieuse difficulté. Comme l'a évoqué un philosophe des Lumières, David Hume, il nous faut réfléchir à ce qui nous permet de dériver de la description (éventuellement l'explication), une prescription. Comment passe-t-on de ce qui *Est* (domaine de la Science) à ce qui *Doit-être* (disons, par facilité, qu'en tant que prescription nous retrouvons à la fois les champs politique et éthique). Dit d'une autre manière, comment passer de l'examen des faits (domaine de la Science), aux règles de vie (lois, règlements, normes...) ? Sans vouloir compliquer votre compréhension outre mesure, je ne peux m'empêcher aussi de remarquer qu'il existe deux compréhensions de ce qui est « fait » : ceux à l'existence propre, indépendante de nous, découverts comme des révélations (quête d'une vérité universelle et immuable) et d'autres qui, selon les mots de Nietzsche s'exprimant contre le positivisme, sont interprétés, construits puis déconstruits et reconstruits... Interviennent dans ce cas des analyses sociohistoriques nous démontrant qu'il y a eu des époques, aux modes de raisonnement caractéristiques, remplacés par d'autres au travers de ce que l'on appelle révolutions scientifiques<sup>17</sup>. Pour l'interface Science et décision, vous pouvez poursuivre la réflexion ici : <http://www.ssents.uvsq.fr/spip.php?article1998>.

Peut-être une explication sur la raison de l'existence de deux termes, souvent pris comme synonymes, éthique et morale. En fait il y a une divergence depuis le grec ancien, où éthique dérive de l'ethos (des vertus développées par entraînement, de bonnes habitudes), en lien, selon Aristote, avec la visée de la vie bonne. Nous sommes ici au cœur de nos considérations sur le bien-être ou le bien-vivre. L'éthique est liée à la finalité de l'action. La morale dérive de *mores*, mot forgé par les latins pour indiquer les règles et normes d'action, les mœurs caractéristiques d'une population<sup>18</sup>. La première est téléologique (τέλος en grec signifie fin ou finalité), alors que la seconde est, depuis Kant, déontologique, liées aux devoirs et obligations.

---

<sup>16</sup> Ils nécessitent néanmoins d'apprendre à interpréter leur sens allégorique, d'où l'intervention d'agents spécialisés, les curés.

<sup>17</sup> Les trajectoires des planètes étaient représentées par des cercles dans l'antiquité, de forme elliptique pour Kepler, au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, elles sont aujourd'hui considérées comme des cycloïdes, alors qu'elles n'ont pas changé dans la réalité.

<sup>18</sup> On parle aussi de pratiques, car liées à la praxis = l'action (orientée vers une fin)

J'ai tendance à me référer à l'éthique, car elle me convient plus dans la tentative de donner du sens au pouvoir d'agir, dont le développement (empowerment) sera défendu comme finalité de l'action publique ou citoyenne, applicable tant aux personnes qu'aux communautés. Je ne m'étends pas plus à ce stade, mais je précise qu'il sera question d'éthique dans l'étude des relations, au sein de notre milieu de vie (faire la place aux autres...). Par-delà les rapports entre humains, vous pouvez faire le rapprochement avec le véganisme, qui porte une critique profonde envers les formes de domination de l'humain sur les autres animaux non humains, que ce soit à travers l'agriculture, l'industrie et toute forme d'activité humaine prenant les animaux comme objet au service de nos fins exclusives. Il y a plus qu'une question d'éviter la souffrance des animaux, il s'agit d'un changement de rapport aux animaux que l'on essaie de traduire dans sa vie quotidienne et tout ce qu'elle comporte de pratiques sociales... Certains peuvent pratiquer le véganisme « pour la planète », pour réduire leur impact sur l'environnement (une abstraction), et il n'y a alors pas de réflexion approfondie sur la place de l'animal dans la vie humaine, et notre droit de vie ou de mort sur eux... L'écoféminisme offre un autre exemple, dans la mesure où il fait le rapprochement entre la domination sur la femme et celle exercée sur la Mère-nourricière qu'est la Terre ou la Nature ! Elle invite donc à revoir non seulement les rapports homme-femme, mais aussi notre rapport à la Terre comme support/source/origine unique de l'ensemble du vivant.

Ce que nous nommons valeurs, s'applique tant aux vertus (côté éthique) qu'aux règles et normes ou obligations (côté morale). Notons, que notre discussion des concepts ne relève pas d'un pédantisme (histoire de prétendre à l'érudition), mais pour bien dégager les domaines de la science, de l'éthique, de la loi (éventuellement divine) et de la politique, en bref, tout ce qui donne sens à notre vie d'humains que l'on ne peut réduire à des agents économiques. La pratique politique sur le mode gestionnaire, se réclamant de la pure « rationalité », est-elle crédible ? Si l'on se reporte sur la genèse de la politique, comme activité collective structurée, il s'agissait de définir un lieu (l'Agora, espace public paradigmatique), où certains citoyens pouvaient s'exprimer sur les affaires collectives qui les concernaient, sur les communs. Par analogie, ce que nous décrivons comme « participation », sous-entendue citoyenne, est de part en part politique et ne peut être réduite à la conception instrumentale, comme les pouvoirs publics français tendent à en faire, laissant planer le raisonnement tautologique suivant : l'objectif de la participation citoyenne serait de « faire participer », une telle vision ne laissant aucun espace à la réflexion sur les changements de rapports de pouvoir, la liberté, le développement du pouvoir d'agir et l'émancipation des groupes sociaux et des citoyens. En bref, les questions politiques sont invisibilisées sous des couches de discours pseudo-technique (les moyens sans les fins).

Pour conclure, nous serions en droit d'attendre du politique, un ethos, des valeurs et une vision de la société<sup>19</sup>, bien plus que des techniques de gestion qui ne sont que secondaires, au service de la vision qui justement nous manque. Notre intérêt pour l'évaluation des politiques publiques devient plus concret et nous lui consacrerons le temps nécessaire par la suite. Mon propos, qui parfois peut sembler sévère, nécessite d'y apporter, au moins, une nuance. Le corps des politiciens n'est pas un seul bloc et certains s'impliquent avec honnêteté et avec des emplois du temps éreintants. La dérive est systémique et, j'en fait l'hypothèse, on peut l'attribuer à l'imposition de la « rationalité » du Marché sur la Société qui n'a plus qu'à se conformer, jusque dans les institutions nationales dont se préoccupe normalement le

---

<sup>19</sup> Plutôt que des catalogues d'actions, nous aurions pu attendre que le personnel politique affiche ses conceptions de justice sociale, de prospérité et de vie bonne. A la place nous avons des injonctions : il n'y a qu'à traverser la rue...

politique, soit celles du vivre-ensemble. De plus, nous pourrions discuter de la formation et la reproduction des élites qui détiennent les leviers, de l'Éducation par exemple, imposant leurs normes sociales, reproduites au travers du système scolaire, qui auraient pu être démocratiquement soumises au débat.

*Conclusions provisoires* : En définitif, après ces divers cheminements et raisonnements, que faut-il retenir ? Pour nous comprendre il nous faut disposer d'un vocabulaire commun, s'appliquant aux problématiques d'intérêt pour nous. Il s'agit d'un processus qui s'étalera sur l'année. Plutôt que des outils, que l'on évitera en première intention, je vous propose d'accorder de l'importance au sens des mots, tant pour le monde des humains, des objets, que celui des idées/valeurs<sup>20</sup>, que l'on ne peut passer sous silence prétextant leur caractère subjectif. Conjointement, pour critique de certaines pratiques scientifiques que je puisse paraître, je reste profondément attaché à la Science, comme condition d'élaboration de savoirs valides (en tout cas de savoirs formels). Parce que c'est difficile et constamment en devenir, ceci conduit volontiers à un ethos d'humilité, même s'il prend la forme contestataire qui s'adresse avant tout au discours, sa forme ou ses arguments et non aux personnes qui s'en saisissent.

Nous voulons « expliquer » le monde, mais nous négligeons que ceci nous renvoie à une image de dépliage, de l'extérieur. C'est justement la posture courante dans les sciences naturelles, où l'on adopte la position du spectateur, neutre et désintéressé, depuis l'espace. Pour autant, nous sommes des êtres « impliqué.e.s » dans le monde, pris constamment dans ses fils et ses remous et affecté.e.s par eux. L'exemple de l'enquêteur comme facteur d'influence sur l'enquête, bien connu des sciences humaines et sociales, le rappelle, nous conduisant à aiguïser notre réflexivité. Nous verrons aussi que dans nos travaux nous rencontrons des personnes réelles, avec un nom, une histoire, des aspirations. Elles ne sont pas réductibles à des corps biologiques (maladies, infirmités), des étiquettes stigmatisées (pauvres, migrants, voire jeunes des cités...) ou des moyennes statistiques (% de femmes seules avec enfants). C'est dans la diversité des récits de vie que l'on essaiera de déceler de quoi mettre un peu de chair sur cette entité si difficile à saisir, le complet bien-être, non pas directement, mais étant attentifs à ses manifestations, sans jamais oublier de tenir compte des forces qui agissent et des enjeux qui portent, à plus large échelle, jusqu'au niveau global.

---

<sup>20</sup> Attention, je n'introduis pas un nouveau dualisme, genre données et valeurs, mais je postule leur articulation ; les idées émergent du monde des activités humaines et, si elles prennent place dans une sphère des idées, elles influencent, en retour, les activités humaines.